

# Exil en la demeure



3962, AVENUE HENRI-JULIEN  
MONTRÉAL (QUÉBEC) H2W 2K2  
Canada  
Téléphone 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin  
Direction littéraire : Tania Viens  
Mise en pages : Lise Demers  
Photo de la couverture : collection de l'auteur

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales  
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bello, Jean, 1949-  
Exil en la demeure  
ISBN 978-2-924461-26-6  
I. Titre.  
PS8553.E468E94 2016 C843'.54 C2016-940411-0  
PS9553.E468E94 2016

ISBN PAPIER : 978-2-924461-26-6  
ISBN PDF : 978-2-924461-27-3  
ISBN ePUB : 978-2-924461-28-0

Dépôt légal : 1<sup>er</sup> trimestre 2016

© Les Éditions Sémaphore et Jean Bello  
Diffusion Dimedia  
539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

# Exil en la demeure

R O M A N



Merci à  
Anne-Marie Cousineau,  
Mario Duchaine  
et Yolaine Dubois  
pour leurs conseils et leur soutien,  
et à Tania Viens  
pour l'harmonie éditoriale.

La vie est une vallée d'alarmes;  
il vaut mieux écouter les grelots des petites gens  
qu'entendre les grandes sirènes de l'actualité.  
(Graffiti)

1

Terre des stryges

## Août 2004

Je retourne au Village pour la quatrième fois en quarante ans. Je connais bien l'endroit pour y être né et y avoir passé mon enfance. Je connais les gens, les habitudes, les mentalités, et la facilité de faire des complications souvent avec rien. Or moi, je cherche seulement à arranger ma petite affaire vite fait, bien fait. Et même si réussir à mener mon projet à terme en vingt jours paraît ambitieux, je veux tenter l'exercice. Je vais simplement « mener à bien la tâche, en faisant bonne figure, puis revenir à mes amours », comme on dit là-bas.

L'avion vient d'amorcer sa descente. Derrière les hublots grêlés par la pluie et dans l'humidité chagrine de la nuit, Rome se défile aux regards. On cherche les illuminations foisonnantes d'une métropole, on aperçoit des éparpillements de lumières fatiguées.

À Fiumicino flotte une bruine de roman policier; la tiédeur de l'air porte une lassitude de dimanche de carême. Les feux des pistes, les phares et les projecteurs amplifient les contrastes des ombres de la nuit. Les gyrophares scintillent sur l'asphalte lustré du tarmac et ajoutent aux mouvements du décor la fébrilité des scènes d'un téléjournal. Malgré le temps sur le pays, le vol n'a pas eu de retard et, autre surprise, quand la navette nous dépose à la porte du hall d'arrivée, les bagages déboulent déjà sur les carrousels en mouvement. En moins de cinq minutes, je récupère ma valise, étonné que ça se fasse aussi rapidement.

Bien que je sois un indigène, j'arrive avec le regard d'un étranger, un Nord-Américain trimballant un bagage de petites images d'Épinal et de faux clichés. Je fantasme l'Italie en imaginant une gigantesque foire pleine de merveilles et de confusion où se côtoient et s'agitent plus de soixante-cinq millions de figurants baroques, décadents et sublimes tout droit sortis de l'imaginaire de Fellini.

Indécis, je roule ma valise d'un côté puis de l'autre. Le hall est vaste comme la contrition de saint Pierre. Sous un éclairage atone de sacristie, il ressemble à un immense bunker mélancolique. Sur un côté, des portes coulissantes s'ouvrent et se ferment, avalant les voyageurs pour les recracher vers la foule agglutinée derrière des barrières.

Battisti, un cousin au troisième degré, le plus proche parent du côté de ma mère, devrait se trouver quelque part là-dedans. Il me reçoit chez lui et se serait senti « terriblement offensé » si j'avais refusé qu'il vienne me chercher à Rome.

Trois hommes gesticulent pour attirer mon attention. « C'est lui! Hé! Mattià... Par ici! » Il me faut plusieurs secondes pour raccorder l'image avec celle de mes souvenirs : Battisti, c'est celui qui ressemble à un gnome; le grand à l'allure débonnaire et au nez conquérant, c'est Marco, un cousin germain, côté paternel, qui a tâté quelques années du climat canadien. Le troisième, un barbu avec une vilaine peau, je ne le connais ni d'Ève ni d'Adam.

Salutations. Accolades. Embrassades. Présentation du barbu, beau-frère de Battisti, et départ au pas de gymnastique vers l'auto afin d'éviter la congestion à la sortie de l'aéroport.

À vingt-trois heures, nous quittons l'Annuaire romain pour prendre l'embranchement de l'Autoroute du Sud. Nous arrêtons au premier relais pour casser la croûte. « Vite fait », disent mes compagnons, car il reste encore plus de deux heures de route à tirer. Personnellement, je n'ai pas faim, ayant au travers de l'estomac le poulet au goût de plastique d'Air Canada, et me serais bien passé de cet arrêt. Mais pour venir me chercher ce soir, les trois gars n'ont pas dû *cenare*, et il ne me viendrait pas à l'esprit de leur reprocher de vouloir s'attabler, la *cena* est le repas le plus important. On ne plaisante pas avec la bouffe, ici. Dans tout le pays, c'est un culte sans concessions, la première religion, car, quoi qu'on en pense, Épicure passe avant Dieu. D'ailleurs le catholicisme a aussi un peu la bouffe à sa base. Manger (le corps du Christ) et boire (le vin de Son sang) ne sont-ils pas les points sacrés culminants de la messe? Bref, il est positivement impensable de refuser de se mettre à table sans provoquer une commotion diplomatique. Et puis, sur place, comment ne pas céder aux insistances de mes compagnons qui, d'autorité, placent dans mon assiette une appétissante tranche de gigot d'agneau d'au moins un demi-kilo et une généreuse louche de légumes craquants? « Ça va te replacer l'estomac! »

Dans l'auto, faisant la preuve qu'après avoir partagé un repas, on en arrive aussi à partager ses opinions, mes compagnons entreprennent de

me mettre au parfum. Premier souci : Alfredo Squisito, qui s'est offert à jouer les cicérones dans mes démarches, n'est pas la personne appropriée pour me guider dans la vente des propriétés et les dédales bureaucratiques. « C'est à toi de voir, Matti... », me répète-t-on à plus d'une occasion. Alfredo est un parent de la fesse gauche demeurant à Cusano, le fils d'une cousine de ma mère et de ma tante Amalia que je n'ai jamais rencontré. Je lui ai parlé deux fois au téléphone en tout, et pas plus de dix minutes, dans des dialogues entre dialecte et italien comportant plus d'hésitations que de certitudes. « Ce n'est pas le mauvais cheval, ne va surtout pas imaginer qu'on a quelque chose à dire contre lui, mais il n'est pas de "chez nous", me dit Marco. C'est un *Tronto*. Qu'est-ce qu'il peut savoir des terrains du haut plateau? Et puis il travaille à Benevento, il n'aura pas la possibilité de venir tous les jours au Village. » Battisti : « Il est jeune. Il doit encore manger des croûtes pour réussir à bien te piloter dans l'administration publique. » Le beau-frère : « Loin de moi de vouloir me mêler de ce qui ne me concerne pas, mais si je peux donner un avis, Battisti et Marco seraient mieux placés pour te seconder dans tes affaires. » Tous deux, retraités depuis peu, sont disponibles, et de parenté plus proche. On n'échappe pas à la famille! Et puis, il y a le secrétaire à l'hôtel de ville qui... Et ceci et cela. Et bla, bla, bla. Pendant pas loin d'une heure, les trois gars me prodiguent des conseils, des tactiques et des recommandations.

Dans cette voiture, j'ai le sentiment d'être étranger moins parce que je viens de loin que parce que je suis détaché de ce qui se raconte. Je retrouve une façon de raisonner toute méridionale et roublarde, un art de dire avec tours et détours; une manière d'aborder les choses dont je me suis écarté depuis des lunes et des lustres et qui m'entraînent loin de mes habitudes. *Long way from home, man...* Je suis dans le pays de mon enfance!

\*

On ne va pas au Village par accident. On y vient parfois par hasard, mais en général, il faut le faire exprès. Avant Google, il n'était souvent même pas indiqué sur les cartes routières nationales, et puis, de tout temps, on en est toujours plus parti qu'on y est retourné. Et c'est dommage, car c'est un joli petit coin, un coin écarté cependant, au sud de l'Italie. Un hameau endormi qui gratte les nuages sur le genou d'une montagne assez

haute de la chaîne du Matese oriental. Je me souviens que jusqu'à la fin des années soixante, son sommet portait des traces de coiffe enneigée les trois quarts de l'année. Quand j'étais enfant, les propriétaires du *Sal'e Tabacchi*, le magasin général de la place, s'improvisaient glaciers les jours fériés en mai et juin, et, pour confectionner les *gelati*, envoyaient des hommes tailler des blocs de glace dans les crevasses du sommet.

Bien sûr, depuis, les choses ont changé : les neiges d'antan se sont tassées, et le Village s'est ouvert à sa manière à la modernité, mais il n'en est pas moins demeuré une petite commune ignorée du reste du monde. À mes amis québécois qui me demandaient de situer mon lieu de naissance, je pointais en plein centre du mollet de la jambe en disant : « À peu près là, dans la botte italienne ». Je ne pouvais être plus précis.

\*

Nous avons quitté l'autoroute et roulons sur la Nazionale 372 en direction de Telese. Un *no man's land* d'encre gomme l'espace autour de nous. L'habitacle de la Toyota baigne dans la confidentialité d'un confessionnal. « Tu es de chez nous, Mattià. Ce serait bien que la maison de feu ta tante Amalia, tu puisses la vendre à quelqu'un de chez nous. » Bien que je vive à des milliers de kilomètres depuis presque quarante ans, on me considère encore plus de « chez nous » que cet Alfredo habitant à moins de sept ou huit kilomètres du Village, qu'on a traité de *Tronto*, un terme dont j'ignore la signification, en me doutant que ce n'est pas un compliment. Marco, dont ma mère est aussi la marraine, me signale :

— Écoute, Mattià, il y a autre chose que je dois te dire : Camilla s'est sentie offusquée quand, à la mort de mon beau-père, personne de vous autres ne s'est manifesté. Pas un mot de condoléances...

Oubli de ma mère? Ou de ma tante Pina, qui a reçu la nouvelle et n'a pas passé l'information? Peu importe, il y a malaise : nous autres les Canadiens, nous avons gaffé. La mort, ici, est un sujet gravissime qu'il convient de prendre au sérieux. Les funérailles sont des spectacles de grande contrition, des moments de larmes abondantes; on s'arrache les cheveux, on se bat la poitrine, on souhaite mourir à son tour pendant quelques instants. Trépasser dans cette partie du monde est plus tragique qu'ailleurs, les deuils plus longs, sinon permanents. Du moins, le noir se

porte encore beaucoup. Qui sait si la mort n'apparaît pas plus désespérante ici parce que la vie y est plus agréable, et qu'on l'apprécie davantage? On a pour habitude de dire : si ce n'est pas la *dolce vita*, ici, *si ci soffre abbastanza bene*, on y souffre pas mal bien. La vie peut ne pas être toujours rose, mais on ne pardonne jamais à la mort d'accomplir son œuvre. Manquer d'offrir ses sympathies peut facilement être interprété comme un signe de mépris, un affront; la dernière chose à faire, c'est d'oublier de compatir à un deuil.

Mon désarroi est sincère.

— Comment? Ton beau-père est décédé? Mais quand? Nous ne l'avons pas su. Je suis désolé, Marco. Je ne sais pas quoi dire.

Il faudra que j'aie faire de plates excuses à sa femme Camilla dans les jours qui viennent : des génuflexions morales s'imposent!

En partant, je savais bien que, pendant mon séjour, ce genre de petits cailloux dans les souliers ne manqueraient pas, mais je ne me doutais pas que le premier se présenterait si tôt. J'étais déjà retourné par trois fois au Village en visite : d'abord deux semaines, une étape dans mon voyage de noces; puis deux autres semaines avec ma mère et mes deux enfants quinze ans plus tard, après la mort de mon père et mon divorce; enfin un petit crochet touristique de quelques jours avec une collègue après un stage en France. Cette fois, je viens seul pour régler des affaires. Or les affaires, ici, se traitent avec des complicités et des sympathies, et il faut faire très attention aux susceptibilités.

Un homme averti doit apprendre à marcher sur des œufs.

\*

Arrivés au Village au plus creux de la nuit, on a l'impression d'aboutir dans une nécropole abandonnée au bout d'un très long tunnel. En sortant de l'auto, l'air de montagne nous fouette à la manière d'un torchon mouillé. Aussitôt, le portail de la maison s'ouvre, et un petit bout de femme emmitouffée dans un châle apparaît, volubile et agitée.

— Remercié soit le Ciel! Vous êtes là, enfin! Batti, tout s'est bien passé?... Mais venez, entrons! Il fait un peu frisquet à cette heure. L'auto peut rester là, Marco. Entrez, entrez! Ah, Mattià! Enchantée. Je suis Rosina. Allez, on s'embrasse puisque maintenant nous sommes cousins.

Rosina s'éclipse quelques instants dans une chambre pour rassurer *mamma* Filumè et lui dire qu'elle pouvait dormir l'âme en paix puisque nous étions là sains et saufs, puis nous entraîne dans la cuisine où elle a préparé un petit en-cas. « Oh! Juste une grignotine. Sans aucune cérémonie. » Pas de protestations possibles contre l'autorité affectueuse de la femme de Battisti, une ronde et énergique fillette de la mi-cinquantaine toujours prête à se fendre en quatre pour vous faire plaisir. En abeille bourdonnante, empressée, pépiante, elle veille à tout, à nous servir, à nous mettre à l'aise, à nous faire un tas de petites minauderies. À en faire trop.

On se voit pour la première fois, et je suis adopté aussitôt. « Tu es un frère pour moi, Mattià », dira-t-elle par la suite, en m'appelant aussi parfois « l'Américain » avec un sourire en coin. « En tout cas, je t'aime autant que mon *mascalzone* de frère. Et même, je t'apprécie plus que ce grand chenapan. »

Dans la cuisine, nous trouvons une table dressée pour un festin : prosciutto, saucisses, poêlée de porcini, fromage de bufflonne, *taralli*, vin, café, *limoncello*. Seigneur! À deux heures du matin passées! Pourtant la chose ne devrait pas trop me surprendre, car ici, l'hospitalité s'exprime avec une générosité qui atteint parfois la démesure, les hôtes ont tendance à vouloir gaver leurs invités. Va falloir faire attention à ne pas me faire prendre pour un jars.

Rosina m'a préparé une chambre au deuxième étage, où je monte me coucher. Je prends le temps de défaire ma valise, de marcher un long moment, sans crainte de déranger, car le plancher est en céramique, puis j'éteins.

Les rares lampadaires des rues étroites n'empêchent aucunement les étoiles de se découper sur le ciel profond, presque à portée de main au-dessus des toits. Le silence est si complet que j'arrive à percevoir les pulsions de mon cadran de voyage à quartz. Seul le clocher à cent mètres de ma fenêtre poinçonne les heures et ponctue les quarts d'heure. À chaque coup de gong, l'écho se réverbère à l'horizon. Dans la pénombre bleutée de la chambre, le temps s'écoule sur un rythme d'adagio. Assis sur mon lit, légèrement comateux, avec l'excitation du voyage, la digestion active

et l'inconfort de n'être pas dans mes draps, je me mets à penser jusqu'au matin.

Des inquiétudes propres aux nuits d'insomnie tournoient dans ma tête. Je suis ici pour couper les ponts. Vendre la maison de mon enfance, ce grand paquebot où ma tante Amalia, la sœur de ma mère, a vécu seule les vingt dernières années de sa vie. Régler la succession et repartir. Quitter pour de bon cet endroit nonchalant, peut-être pas sans avenir, mais beaucoup trop tourné vers le passé. Emporter les quelques souvenirs qui peuvent entrer dans ma valise. Et tout sera accompli. Dans ce village que je connais mieux que mon quartier de La Petite-Patrie, où enfant, j'ai vécu pendant dix ans tel un prince en culottes courtes, dorloté par les gens de ma tribu, avec lesquels je partage une longue connivence... Faut-il abandonner tout ça? Une fois sur place, les certitudes deviennent troubles. Je me demande soudain si ce voyage n'est pas une aberration; il faut en convenir, on ne coupe pas ses racines sans basculer dans le vide. Sans elles, l'arbre tombe.

\*

Le lendemain, en descendant à la cuisine, je trouve *zia* Filumè, la mère de Battisti, assise dans l'encadrement de la porte de sa chambre.

— Matti, je suis bien contente de te revoir. C'est bien que tu sois revenu avant que je meure.

À quatre-vingt-dix ans, plus ridée qu'une pomme trop cuite, toute vouûtée, le bas du corps paralysé, sa voix chevrotante a perdu la vivacité de l'imprécatrice qu'elle a été. Seul son regard garde une lueur indomptable de la piratesse d'autrefois. Désormais, dans cet environnement rustique où un fauteuil roulant est encombrant, elle ne peut compter que sur Rosina et Battisti pour bouger, manger, se laver. « *Grazi' a Dio*, me dira *zia* Filumè, ces deux-là ne me font manquer de rien. Ils sont la consolation pour *ù stracciù mortu*, le chiffon mort que je suis devenue. »

Ce matin, tous les quatre, nous avons les yeux petits des courtes nuits, et le petit-déjeuner se prolonge pendant des heures dans l'indolence des lendemains de veille. Nous parlons de l'un et de l'autre, de ceux d'ici et de ceux du Canada, mais surtout nous évoquons tante Amalia avec ses lubies et son caractère fantasque, en la faisant revivre au-dessus des tasses

de café trop sucré. Nous nous attendrissions de ses caprices, nous nous amusons de ses manies de vieille fille, nous rions. Elle n'a pourtant pas eu une belle mort, Amalia : cancer du côlon. Cependant, jusqu'à la fin, elle a cru qu'elle s'en tirerait, espéré un miracle. Elle voulait venir rejoindre sa sœur à Montréal et il était prévu que je vienne la chercher. Nous savions qu'Amalia était malade, sans soupçonner la gravité de son mal. Alors j'ai repoussé l'échéance d'un an à cause de la fulgurante débandade financière des actions de Nortel sur lesquelles je comptais pour payer le voyage.

— Elle refusait qu'on en parle, dit Battisti, mais surtout, elle ne voulait pas qu'on vous alarme, vous autres, au Canada. Tu sais bien comment elle était, Mattià : fière et orgueilleuse. Une battante qui refusait de considérer la gravité de son mal, car elle se doutait que ç'aurait été un obstacle, et pour elle de partir, et pour vous autres d'accepter peut-être de la prendre en charge. Et puis, un jour, en cachette, j'ai fouillé dans ses papiers, j'ai trouvé ton numéro de téléphone et j'ai pu alors te joindre. Mais à ce moment-là, son cancer avait atteint un stade bien avancé. Avec son sac d'évacuation et toutes ses médications, elle n'aurait pu faire le voyage. Et il n'est pas certain que les autorités canadiennes l'auraient laissée entrer dans votre pays.

\*\*\*

Amalia était une femme fière, plutôt collet monté, et je ne doute pas que, même malade, elle ait voulu préserver les apparences. En toute occasion, elle voulait se montrer à son avantage. Cet acharnement à bien paraître est un défaut très italien qui place l'élégance et la distinction au rang des vertus. En société, il convient de toujours faire *una bella figura*, et ma tante plus que quiconque, en tant que couturière, se croyait investie d'une forme de raffinement au-dessus des autres. Pour elle, perdre la face aurait été la pire des calamités. Sa manie pouvait parfois frôler le grotesque, comme cette fois où elle aurait fait une *brutta figura* à cause de moi, dans des circonstances que je n'arrive pas à trouver autrement qu'insignifiantes.

C'était lors de mon premier voyage. Hélène et moi étions mariés depuis un an, et elle avait tenu à connaître le lieu de ma naissance. Nous avions projeté de passer trois semaines au Village, mais après une semaine, Hélène était déjà résolue à repartir, irritée par toutes les conventions,

les usages et les règles d'un milieu ankylosé dans des traditions qui ne correspondaient pas à son mode de vie de Nord-Américaine émancipée. Pour elle, cette plongée était un choc culturel qu'elle ne soupçonnait pas, qu'elle ne pouvait imaginer après avoir fréquenté notre famille à Montréal. Nous nous étions adaptés, intégrés aux mœurs québécoises, tandis qu'au Village régnait encore « une mentalité du dix-neuvième siècle », selon ses dires. Même en tentant d'être conciliante, Hélène se sentait aussi à l'étroit qu'un poisson du grand large confiné dans un bocal. Elle avait une sympathie spontanée pour ma grand-mère Carla, même si les idées rétrogrades de celle-ci exacerbaient ses convictions féministes. Elle n'éprouvait, par contre, aucune affinité avec Amalia, dont le caractère autoritaire et tranchant la faisait grincer des dents.

Un samedi matin, Amalia nous avait demandé de la conduire à Telese. C'était jour de marché et stationner relevait de la loterie. Après une demi-heure à étuver au milieu d'un tumulte de voitures en surchauffe de klaxons énervés, j'ai réussi à garer l'auto à un jet de pierre du quadrilatère piétonnier. Hélène et moi suivions cahin-caha Amalia qui, malgré la cohue, sillonnait la place, entre les étals et les banquettes, avec l'aisance d'une truite dans son ruisseau. Aux environs de midi, ma tante a acheté deux grosses poules rousses à un paysan qui les a attachées par les pattes et m'a expliqué comment les trimballer, la tête en bas, pour qu'elles gigotent le moins possible. De retour à l'auto, j'ai enfourné les volatiles sous le hayon, et nous sommes repartis.

La chaleur, la foule, la circulation m'avaient exténué. À notre arrivée au Village, Hélène, voyant ma fatigue, a suggéré de nous arrêter sur la place à l'entrée de la rue Municipio et de poursuivre à pied. À partir de là, pour atteindre l'endroit où je me garais habituellement, il y avait une montée abrupte avec virage serré qui, chaque fois, lui faisait dresser les cheveux sur la tête. Normalement, j'avais du plaisir à négocier ce petit tronçon hasardeux où il faut se faufiler dans un passage étroit, rétrograder jusqu'en première sur un dallage glissant même par temps sec, tout en croisant les doigts pour qu'aucun véhicule ne débouche en sens inverse; mais là, je ne me sentais pas en condition. J'ai donc tiré le frein à main et

coupé le moteur. Amalia, le cul solidement scotché sur le siège arrière, m'a lancé aussitôt :

— Hé bé, Mattià, mais qu'est-ce tu fais? Pourquoi tu t'arrêtes ici?

— Ma tante, nous stationnons ici.

— Mais non, voyons. C'est impossible.

— Pourquoi? Nous avons à peine deux cents mètres à faire jusqu'à la maison.

— Mais les poules! Les poules, tu y as pensé?

— Quoi les poules? Je vais les porter comme je les ai portées à Telese.

— *Santo Cielo!* Tu ne te rends pas compte : les gens vont voir qu'on a des poules.

— Et alors, ils ont jamais vu de poules par ici?

— Ce n'est pas la question. Mais on va faire toute une *figura*. Tout le monde va dire qu'on a acheté des poules.

— Ma tante, je ne vois pas où est le problème. Il faut bien acheter des poules si on veut manger.

— Seigneur! Tu es un véritable inconscient. Je t'avertis, si tu portes les poules, je ne me montre pas en ta présence. Je vais passer par une autre rue...

— Ça ne fait rien, ma tante. Je connais le chemin.

Nous la voyons alors se lever raide comme la justice, claquer la portière et, offusquée, le rouge aux joues, le menton relevé, partir dans toute sa superbe, dressée sur ses ergots en empruntant une rue détournée et déserte.

Hélène et moi sommes restés un moment interloqués, puis nous avons éclaté de rire. Ma blonde se réjouissant d'avoir contrarié Amalia dans ses principes pète-sec, satisfaite d'une sorte de petite vengeance personnelle, bien qu'involontaire; moi, amusé par le comportement fantasque et incohérent de ma capricieuse tantine. Car qui pouvait ignorer dans la place que les volailles que je transbahutais étaient à elle?

En quoi être vu en train de porter ses poules devenait matière à faire une *brutta figura*? Je l'ignore. En revanche, je sais qui a eu l'air d'une dinde dans cette farce.

\*\*\*

Au milieu de la matinée, après deux heures d'une conversation paresseuse, et par moments nostalgique, à évoquer Amalia et ses petits défauts qui la rendaient attachante, on décide de se lever de table. Rosina doit descendre à Cusano s'occuper de ses parents. En partant, elle dit :

— Il ne faudra pas manquer de venir les voir, Matti, même si en cette période, papa passe tout son temps à notre maison des champs.

Nous installons *zia* Filumè dans le portique avec son livre de prières, puis Battisti et moi chaussons nos verres fumés et sortons. Dehors, il n'y a pas un chat. Le soleil a atteint une haute diagonale qui fait déjà préférer se trouver l'ombre. Sur la place de l'église, on s'arrête sous un porche avec la maison de ma tante bien en vue.

— J'ai pris les clés, Matti. Si tu veux, on peut y aller maintenant?

— J'aimerais d'abord aller faire un tour au cimetière.

— Tu veux que je t'accompagne?

— Merci, mais je préfère y aller seul.

— Très bien, Matti, je comprends...

À ce moment, une boule me monte dans la gorge et je me mets à chialer comme un veau. Des larmes comme une pluie.

— Désolé...

Battisti me tend un mouchoir frais repassé et bien plié.

— C'est OK, Matti, laisse-toi aller.

Je ne sais pas pourquoi en ce moment et si soudainement un barrage a craqué. C'est peut-être moins la perte de ma tante que de me trouver ici, devant la maison de mon enfance, témoin de mon propre passé. Les larmes sont égoïstes, on pleure toujours sur soi, toujours d'impuissance et de perte d'innocence.

J'essaie de me convaincre que je n'ai aucune responsabilité dans la mort d'Amalia, mais de manière trouble, comme un enfant se sent coupable quand ses parents se séparent ou divorcent, je ressens un vague tourment. À Montréal, son cancer aurait peut-être pu se guérir. À tout le moins être traité efficacement. En tout cas, mieux qu'ici. Mais la venue d'Amalia, même sans maladie, n'arrangeait personne. Chacun de nous avait sa vie bien organisée et réglée, et aurait jugé cette visite plutôt inopportune. Ma mère aurait difficilement eu la force et la patience de s'occuper de sa sœur

avec qui la relation était souvent plus conflictuelle que cordiale. Mes sœurs étant moins proches d'elle, c'est moi qui aurais assumé une grande partie de la charge de sa présence. Or, dans ma situation, mes enfants désormais partis de la maison et ayant fait le choix de vivre en célibataire impudique et joyeux, j'étais absolument incapable de m'encombrer de cette octogénaire, capricieuse qui plus est. Au fond, le crash des titres Nortel m'arrangeait plutôt bien. Par paresse, incompréhension ou mauvaise volonté, je n'ai pas su distinguer l'appel au secours de ma tante. Et l'avoir distingué, qu'aurais-je fait ? Voilà pour ma culpabilité ! Ce n'était pas la première fois que des plongeurs boursiers causaient la mort de quelqu'un. Voilà pour ma défense... Ou mon cynisme.

\*

Je mets un bon dix minutes à grimper du village au tertre du cimetière, mais c'est le panorama plus que l'effort fourni qui coupe le souffle. Arrivé là-haut, auprès des morts, on se sent proche du ciel.

La vue est magnifique. D'un côté, une falaise à pic plonge de six cents mètres sur un vallonnement de terres cultivées enclavées par des bosquets et des îlots d'habitation. De l'autre, la vaste étendue du haut plateau surfe sur l'esplanade verdoyante de vallons et collines jusqu'à la masse imposante du mont Mutri avec, parfois, sa tête dans les nuages. Au loin, les silhouettes bleues des Apennins ceignent l'horizon. Au premier plan, en contrebas, les maisons du Village se serrent entre des venelles tortueuses en épousant les courbes du paysage, et juste derrière, sur la gauche, le périmètre clôturé du parc paléontologique se détache sur le versant rocailleux d'un pré où paissent des chèvres.

Le cimetière ressemble à un columbarium à ciel ouvert. Il forme une enceinte rectangulaire de vingt mètres sur quinze, chaulée de blanc, au centre de laquelle se trouve une *pietà* de marbre : la Vierge et Marie-Madeleine agenouillées au pied d'une croix de fer. Les niches où l'on enfourne les cercueils s'alignent sur les murailles de l'enclos jusqu'à quatre mètres de hauteur. Les sépultures sont scellées par des plaques de marbre rehaussées de modestes bouquets ou de petits lampions. Là figurent les noms, les dates et de courtes épitaphes pieuses, ainsi que le portrait du défunt, souvent de petites photos peu flatteuses et même lugubres, comme

si la mort avait déjà cristallisé les regards dans leur rigidité cadavérique. Dans le cimetière, il n'y a aucune tombe monumentale, mais des alvéoles toutes pareilles abolissant les prétentions post mortem. Quoiqu'il y ait des macchabées arrogants qui accaparent deux concessions, semblant ainsi afficher leur supériorité en occupant deux trous. Mais pour ceux-ci, tout autant que pour les autres résidents du lieu, les dalles sont descellées après vingt ans, les cadavres incinérés et les cendres entreposées dans la chapelle qui se trouve à mi-hauteur sur le chemin du cimetière.

Afin de trouver une sépulture, on n'a d'autre choix que de les parcourir systématiquement l'une après l'autre. Je repère la plaque funéraire d'Amalia grâce à son portrait incrusté dans un ovale à dorure, tiré d'une photo que j'avais prise il y a dix ans. Dessous, un frais bouquet de violettes dans un petit vase en grès donne une touche pimpante à la dalle de marbre. Je n'éprouve aucune émotion particulière. Je me sens pacifié. Je me demande si, dans la muraille, on place les morts les pieds ou la tête devant.

Je ressors de l'enceinte et vais m'appuyer à la balustrade de la terrasse aménagée en belvédère sur le devant et les côtés du cimetière. On peut rester là sans compter le temps, suspendu à la beauté du paysage. J'écoute la respiration du monde : le moteur d'une auto qui grogne dans une montée, des gens qui s'interpellent au loin, des rires, le hennissement d'une jument, les bêlements et les cloches des chèvres et des brebis, les gongs du clocher qui martèlent les heures, le vrombissement d'un insecte en rase-mottes, les stridulations des cigales... Je retrouve la quiétude, et, en entendant le concert ambiant, j'ai l'impression d'écouter le silence.

\*\*\*

Je suis souvent monté ici avec ma fille lors de mon précédent voyage. Anica avait alors sept ou huit ans. Nous allions nous promener sur les coteaux alentour, en revenant invariablement sur la crête du cimetière. Anica aimait aussi beaucoup cet endroit. On s'assoit sur des rochers non loin du précipice et on discutait de tout et de rien, grisés par le panorama. Mais à son âge, on n'est pas contemplatif longtemps. Ma fille avait surtout besoin de bouger, de se désennuyer. Les après-midi, le Village s'enlisait dans une espèce de digestion comateuse, beaucoup de gens faisaient la sieste et Anica n'avait plus d'amies avec qui s'amuser. Ici, le terrain de jeu

était vaste, assez accidenté pour croire qu'on faisait de l'escalade, assez varié pour donner l'illusion qu'on menait des explorations, assez riche de traces du passé pour qu'on puisse raconter un tas d'histoires. Et j'en ai raconté beaucoup, un peu sans doute en maître d'école, évidemment buissonnière...

Bien sûr, le parc paléontologique du Village, avec ses gisements de fossiles de poissons, n'était pas exactement *Jurassic Park*. Bien sûr, *Ciro*, le poussin du crétacé (*Scipionix samniticus*) qu'on a trouvé dans les environs, a beau être le dinosaure le plus complet jamais découvert avec son squelette et ses organes incrustés dans la roche, il ne pouvait rivaliser avec les images de synthèse qu'offre le cinéma. Bien sûr, l'architecture patrimoniale modeste de ce coin de pays ressemble à une misère en comparaison du riche foisonnement artistique du reste de l'Italie. Et bien sûr, les sujets de ce genre étaient à des années stellaires des champs d'intérêt d'une fillette. Pourtant Anica m'a écouté sans trop d'agacement. Et moi, j'étais content d'être avec elle, de lui raconter le Village, son origine, et certaines anecdotes dans lesquelles l'histoire locale se confondait avec l'Histoire qui a « une grande hache » consignée dans les livres.

\*

*Ce village existe depuis plus de deux mille ans.*

*À l'époque, les Romains étaient les maîtres, et c'était un peu comme dans Astérix. Ceux qui vivaient dans la région, les Samnites, étaient assez semblables aux Gaulois. Ils échangeaient souvent des baffes avec leurs « amis » romains. Mais c'était moins drôle que dans la BD : il n'y avait pas de potion magique, et les gens s'étripaient pour vrai et pas du tout pour rire.*

*En ce temps-là, une grande bataille avait eu lieu aux portes de Rome. Les Samnites et leurs alliés s'étaient cognés aux armées du général Sylla. On comptait plus de cinquante mille morts d'un côté, et autant de l'autre. On ne savait plus qui avait gagné, mais puisque les survivants samnites avaient fichu le camp, Sylla et les Romains s'étaient proclamés vainqueurs. Pourtant le général était loin d'être content. Il était aussi enragé que le grand vizir Iznogoud, car il venait de perdre les trois quarts de ses hommes. De plus, vingt mille de ces maudits rebelles samnites avaient réussi à se réfugier sur leurs*

*terres. On devait en finir avec ces trouble-fête qui depuis trois siècles prenaient les armes et empoisonnaient la vie de Rome.*

*Sylla fit alors un discours qui enflamma les esprits et mit le feu aux poudres. Les Romains n'avaient d'autre choix que de se montrer sans pitié. Tant qu'on n'éliminerait pas jusqu'au dernier de ces bâtards à la tête aussi dure que le granit de leurs montagnes, la paix serait impossible en Italie. C'était un devoir sacré d'effacer coûte que coûte et pour toujours cette race de « stryges » !*

*Les villes rebelles furent brûlées et rasées, et les habitants pourchassés à travers monts et forêts. Quelques familles échappèrent au massacre et s'abritèrent ici, en se barricadant dans un camp fortifié. De là, il était possible de surveiller la région jusqu'à la dorsale de la Basilicate, les montagnes bleues qu'on aperçoit à l'horizon. Si les ennemis montaient d'en bas, de l'ancienne Cossa (qui, capturée par les Romains, était devenue Cusano), on pouvait leur faire débouler des rochers sur la tête. S'ils se pointaient de l'autre côté de la montagne, on les voyait venir de tellement loin qu'on avait le temps de disparaître dans l'une des nombreuses grottes des environs. Avec le temps, on a arrêté de se taper dessus, les vieilles rancunes ont été oubliées, et les habitants du haut plateau ont essayé de se tenir à l'écart des grandes haches de l'Histoire.*

*Ainsi est né le Village, ou à peu près.*

\*

Deux mille ans plus tard, on ne s'était pas complètement débarrassé de cette méfiance ancienne envers ceux qui viennent de l'extérieur, un réflexe qui s'explique par le fait qu'envahisseurs et conquérants aient régulièrement rôdé dans les parages. De tout temps donc, et jusqu'à il y a peu, on s'est gardé une certaine réserve envers les étrangers, même si on a toujours su être accueillant pour n'importe qui.

Au temps de mon enfance, quand les premiers touristes ont commencé à se montrer le bout du nez, on faisait le vide devant eux. Les habitants s'éclipsaient dans leurs maisons, ne laissant que les chats accueillir les voyageurs.

Un été, un groupe de Français s'est arrêté au Village. J'avais dans les six ans, c'était l'heure tranquille du *pisolino*, un après-midi de soleil et de cigales. Grand-mère Carla prenait le frais en bavardant avec Filumè et deux autres voisines appuyées au muret qui borde la place des Ciminteri.

Plus bas, remontant la rue Municipio, Adalgisa s'avancait d'un pas pressé. Filumè l'a interpellée :

— Oh, Adalg! Où tu cours les jupes retroussées à en perdre le souffle?

— Ah, *cummara mia*, fait-elle, je rentre à la maison. Mimmo lo Zoppo a aperçu de grosses automobiles s'arrêter à l'entrée du village.

— Et on sait qui sont ces gens? Toi, tu les as vus?

— Dieu m'en préserve! Ce sont des étrangers. Mimmo pense que ce sont des gens du cinéma. Il a vu des créatures qui ressemblent à des actrices. Alors moi, je rentre. Je vais pas me faire voir par des gens du cinéma attrique comme ça. Ils me prendraient pour une vraie *befana*.

— Ha! Ha! Eh beh, va Adalg. On va rentrer aussi. *Che figura* si on se montrait avec nos tabliers tachés de sauce tomate.

Les quatre commères du Ciminteri se saluèrent rapidement et se dpchrent vers leurs maisons, tandis que moi, je décidai d'aller examiner ces visiteurs.

— Matti! Mais qu'est-ce que tu fais? Où tu cours au lieu de rentrer à la maison?

— Grand-mère, moi, je veux les voir, ces gens du cinéma.

Et aussitôt, j'ai fil vers l'entrée du village. Trois jeeps de safari étaient stationnés à deux cents mètres du croisement de la route des Cesamari. Les portieres étaient ouvertes, trois-quatre personnes consultaient une carte routière, tandis que trois-quatre autres étaient dispersées autour en cherchant me qui vive. Il y avait un homme avec un chapeau de cow-boy et d'autres avec des foulards de soie dans le cou. Les femmes avaient les épaules découvertes et des shorts dévoilant des jambes longues à donner le vertige. Tous portaient des lunettes de soleil.

Quand je me suis approché, ils m'ont entouré comme si j'étais *Gesù Bambino* en personne. Une belle dame avec une cascade de cheveux aussi blonds que le blé s'est adressée gentiment à moi sans que je saisisse la moitié du quart de ce qu'elle racontait. Je comprenais seulement qu'ils étaient des *Francesi* et voulaient se rendre à Bocca della Selva. Pour moi, puisque c'étaient des Français, la belle dame blonde ne pouvait être que Brigitte Bardot, en chair et en parfum.

J'ai dit : « *Venite, signora.* » Et j'ai fait signe à la dame de me suivre à travers les rues du village. Elle m'a emboîté le pas, malgré son hésitation bien compréhensible, amusée par mon assurance plutôt crâne. À mesure que nous traversions le Village, des rideaux s'écartaient discrètement pour nous épier. Elle me gazouillait à l'occasion des commentaires que je ne pouvais comprendre. Je lui répondais je ne sais plus quoi, qu'elle ne devait pas plus déchiffrer; c'était l'entente parfaite. Je l'ai fait grimper jusqu'au surplomb de la Civita.

De là-haut, on aperevait les jeeps tout petits; on pouvait suivre des yeux la route qui contourne le village, monte sur la montagne à travers champs et bifurque jusqu'à une lointaine pinède. J'ai point l'entrée de la forêt et dit : « *Lass, signora,  Bocca della Selva!* »

La dame a parcouru le paysage du regard et m'a fait un large sourire. Elle avait des dents aussi blanches que du lait. Elle avait compris. Elle a dit : « Bravo! *Grazie!* » Elle a ouvert son sac, pris de l'argent et tendu un billet de mille lires. Avec ça, je pouvais me payer des *Fru-fru*, ma friandise préférée, pendant au moins un mois. Mais j'ai reculé, outragé. « *No! No! Nemmeno per sogno, signora.* » Ma récompense, c'était simplement d'avoir accompagné la plus belle femme du monde. Point. Je ne pouvais rien vouloir de plus.

Elle a alors fait une chose qui m'a directement catapulté au Paradis : elle s'est penhe sur moi avec ses cheveux odorants et doux comme de la soie de Chine, et m'a embrassé.

Nous sommes redescendus la main dans la main. Je marchais sans toucher terre.

Avant d'embarquer avec ses compagnons, la dame m'a gratifié d'un nouveau baiser sur l'autre joue : un ange, une déesse, un rêve incarné, Vénus en personne. Et elle m'a embrassé : je pouvais mourir.

\*\*\*

À treize heures, heure sacrée du déjeuner, les rues du Village sont vides de toute vie. Je redescends du cimetière en prenant le chemin qui longe l'enceinte clôturée du parc paléontologique. À travers les grilles de la porte cadennase, on réussit à apercevoir des fossiles de poissons moulés dans la roche. Peu de voyageurs viennent ici et c'est heureux, car lorsque

le site attirait plus de curieux, des malfrats en ont profité pour excaver et voler fossiles et artefacts. De l'autre côté de la route, l'immeuble qui doit abriter le musée et le centre d'interprétation préhistorique est une grande coquille de béton vide laissée en plan depuis des années. Le Village est trop à l'écart des grands centres pour attirer des investisseurs ou des mécènes. Depuis longtemps ici, on a appris le renoncement.

\*

Pendant que Rosina et Battisti préparent le déjeuner et s'affairent dans la cuisine du deuxième étage, je m'assois dans l'escalier et tiens compagnie à *zia* Filumè dans son cadre de porte. Nous bavardons en parents qui se fréquentent de loin en loin et s'apprécient gentiment, mais nous vivons sur des planètes différentes, et nous n'avons rien d'essentiel à nous dire. Et pourtant, j'ai toujours plaisir à échanger avec elle, car si sa voix a perdu la vigueur d'antan, elle a gardé toute sa tête et le parler rocaillieux du dialecte local mâtiné d'expressions fleuries. La vieillesse l'a rendue impotente et tolérante. Réfugiée dans la fatalité et la prière, l'image lointaine du personnage indomptable de jadis se superpose encore parfois à son allure actuelle de vieille *befana* harassée.

Autrefois, elle remuait du vent avec les envolées lyriques d'une *passionaria* flamboyante extériorisant une rancune personnelle impossible à harnacher. J'ai encore dans les oreilles les imprécations qu'elle lançait contre Marcello, son fils aîné : mécréant, vaurien, malappris, cafard, sans-cœur, crapaud estropié, et tant d'autres gracieuses vacheries. Ses invectives et ses coups de gueule étaient pour moi une suave poésie de l'insulte. Le crime de ce misérable fils avait été de se marier contre la volonté de sa mère. Grand garçon de plus de quarante ans, sans charme, mal embouché et handicapé — il s'était mutilé un bras et avait perdu un œil en faisant exploser un pétard le jour de ses dix-huit ans —, Marcello a épousé Rina, une femme de vingt ans plus jeune, pas vilaine du tout. Affectueuse, généreuse, un peu naïve et rustique, il est vrai, elle avait surtout le tort de faire partie d'une famille suspectée d'avoir des antécédents de débilité mentale. La rumeur donnait sa grand-mère pour folle. À partir de la publication des bans, Filumè n'a plus adressé la parole à son fils, allant même jusqu'à faire de longs détours pour l'éviter. Or, dans un patelin

aussi restreint, les rencontres sont inévitables. Quand cela se produisait, elle tournait la face de l'autre côté et allongeait le pas en grommelant. Marcello et sa femme eurent beau essayer de se rapprocher d'elle, Filumè resta inflexible et leur ferma sa porte avec dédain. Cette situation ridicule a duré des années, et c'est seulement à la naissance de la première de ses deux petites-filles, prénommée comme la grand-mère, que Filumè a daigné reparler à son fils tout en conservant des distances polaires avec sa bru. Celle-ci, mortifiée, demandait : « Mais en quoi suis-je contagieuse ? »

\*

Lors de mon premier séjour au Village avec Hélène, la hargne de Filumè se limitait en général à ses diatribes contre son fils; le reste du temps, elle aimait surtout se moquer et rire. Tous les soirs, elle passait à la maison pour bavarder ou regarder un peu de télévision. La conversation se déroulait en dialecte, mais de temps à autre, elle s'adressait à Hélène qui, ne parlant qu'un italien conventionnel appris dans des cours de langue, lui répondait avec sérieux et application, « semblablement à une speakerine de la télévision », disait Filumè. À un certain moment, on voyait la prunelle de Filumè scintiller, et tout à coup, elle lui débitait une longue tirade dans son savoureux jargon. Immanquablement, Hélène, ahurie, répondait : « *Non ho capito.* » Filumè partait alors de son rire de corneille satisfaite, étreignait Hélène affectueusement et l'embrassait avec débordement. C'était un jeu qu'elle ne se lassait pas de répéter.

Quand Filumè souriait, on aurait juré qu'elle avait une dentition complète, mais quand elle ouvrait la bouche, on s'apercevait que les dents de la mâchoire du haut et celles du bas ne se touchaient pas et formaient un parfait assemblage en mortaise. Cet inconvénient ne l'empêchait en rien de mastiquer les aliments les plus solides et de mordre dans la vie à pleines dents. À la voir aujourd'hui, complètement édentée, chenu et recroquevillée, la solide paysanne faisant des étincelles avec ses bottines cloutées n'est plus qu'un souvenir évanoui, un débris attristant.

Charogne de vieillesse!

\*

— Mattià, veux-tu monter te reposer un peu, ou bien préfères-tu que je fasse encore du café? me demande Rosina après le déjeuner.

